

Chroniques de ma terre trouvée

Laissez-moi me présenter : je suis vétérinaire. A priori rien à voir avec la littérature. Lassé de soigner depuis quelques années des chienchiens à leur mémère dans une grande ville, je suis venu m'installer dans ce petit village de campagne, pour exercer mon art (comme on dit) auprès de chevaux, veaux, vaches... Je n'ai pas complètement évité les mémères, il y en a quelques-unes ici, mais je respire mieux. J'ai choisi le Morvan, pour une raison qui peut paraître futile : le paysage. Vallonné, presque montagneux, vert, animé grâce aux chemins, aux rivières, aux haies, c'est un paysage vivant et naturel, qui n'a pas l'air d'être créé pour faire beau sur les cartes postales et les dépliants touristiques. Mais laissons là ces considérations. L'important pour vous, cher lecteur, c'est que j'ai rencontré, là-bas dans ce village, des gens charmants, des abrutis aussi comme partout, mais surtout des gens qui vivent dans une sorte de communauté. On s'entraide, on s'inquiète les uns des autres, on fait des fêtes de village, bref, il y a une vraie vie. Ce petit groupe me semble très loin des habituels chromos sur la désertification des campagnes ! Bien sûr, il y a peu de jeunes et beaucoup de retraités. Bien sûr, il n'y a plus de commerces et toutes les courses se font à la ville voisine. Bien sûr... Mais il se passe réellement quelque chose ici. Alors j'ai eu envie de raconter, moi qui n'avais jamais pris la plume. J'ai un peu joué avec les situations, transformé les noms et les lieux, mais au fond tout est fidèle. C'est bien mon village que je vous raconte sous forme de chroniques, même si vous seriez bien en peine, avec les rares indications que je vous donne, de le situer sur une carte !

« Procurez-vous d'abord vos faits, puis déformez-les autant que vous voudrez. » Rudyard Kipling.



Août

Toute la semaine, le village n'a bruisse que de cela : enfin, l'inauguration du café ! Il est déjà ouvert depuis plus de quinze jours, mais la cérémonie officielle n'a pas encore eu lieu. Chaque personne croisée vous demandait : « samedi, vous venez, n'est ce pas ? » Au jour dit, vers midi, on vit dans le hameau des voitures converger vers La Taverne. Il en descendait des gens bien habillés, ils s'étaient faits beaux pour l'occasion. Un journaliste du quotidien local avait fait le déplacement, le conseiller général aussi.

Le cafetier avait bien fait les choses : des fleurs, en fait celles de la voisine Valentine P., des nappes sur les tables, des amuse-gueule. Chacun allait le saluer, se voyait offrir un verre, faisait le tour du propriétaire pour apprécier les embellissements.

Lorsque je suis arrivé, il y avait déjà pas mal de monde. Un éleveur dont j'ai soigné les bêtes m'a reconnu, et m'a présenté à des tas de gens. Je n'ai retenu que quelques nouveaux visages : Valentine P. (que j'ai complimentée sur son charmant jardin), des personnes en résidence secondaire que je n'avais pas encore eu l'occasion de voir... Un verre m'a été fourré entre les mains, tout allait trop vite pour moi. Une ambiance joyeuse régnait, tout le monde se saluait, demandait des nouvelles des absents... Bientôt, nous étions environ quarante dans cette salle. Le maire fut sollicité pour prononcer un discours. Bien sûr, il s'y attendait mais n'avait rien préparé. Avec des mots simples, il rappela la situation de ce village sans commerce, où le café représente une bouffée d'espoir. Il rendit un hommage appuyé à l'un des anciens tenanciers du lieu, aujourd'hui âgé de quatre-vingt-dix ans, qui était là, assis, l'œil vif et malicieux. Une émotion plana dans l'atmosphère, tournoya un moment. A la fin du discours, le silence se prolongea... Puis le naturel revint très vite, les verres s'entrechoquèrent, les conversations repartirent. Le cafetier se mit à expliquer ses projets : créer un dépôt de pain, faire un peu d'épicerie de dépannage, pas un commerce

aussi important qu'autrefois où le café-épicerie était le poumon du village, mais quelque chose d'approchant. Quelqu'un demanda s'il organiserait des parties de cartes, il répondit « Pourquoi pas ? ». D'autres idées furent exprimées : chacun regardait vers l'avenir.

Vers une heure de l'après-midi, le blanc-cassis commençait à me monter sérieusement à la tête. Je ne comprenais plus ce qu'on me disait, j'avais faim, pour ainsi dire je planais. Je quittai le café et rentrai chez moi à pied. Par quoi commencer, le repas ou un café bien noir ? En tout cas, j'emmenais avec moi un peu de cette ambiance chaleureuse, qui m'avait semblé dépasser les désaccords inévitables dans une petite communauté. Ce jour-là, tous étaient unis dans la joie de voir un peu de vie revenir au village.

Septembre

Septembre. Les jours sont plus courts et les soirées plus fraîches. Déjà, nous profitons moins de nos jardins, nous ne dînons plus dehors, sans pour cela être, comme en hiver, repliés dans nos maisons. Mais, malgré les journées encore chaudes et la lumière blonde qui baigne les prés, nous sentons venir un petit quelque chose, une différence.

En ce début d'automne, les arbres sont passés du vert tendre du printemps à une teinte profonde, intense, qui annonce déjà sa propre fin, ce flamboiement des derniers jours d'octobre, les premiers frimas.

Septembre, c'est la fin de l'été et de la saison des vacances. Une évidence pour tous, mais qui prend ici un aspect particulier. Ils sont partis, et ont tiré les volets de leurs maisons. Lorsque je passe, en voiture ou à pied, dans les hameaux, je vois dans les jardins des asters en fleurs, couverts d'abeilles butinant les dernières fleurs de l'année. Les murs qui bordent les rues sont animés par toutes sortes de sédums, allant du rose pâle au fuchsia. Mais peu de mains se lèvent en signe d'amitié. Ce n'est pas que l'amitié soit partie, non. Les amis sont tout simplement rentrés

chez eux, laissant derrière eux leurs fleurs en souvenir.

Septembre, c'est le mois où nous, les habitants, nous retrouvons entre nous. Finis les petits verres chez les uns ou chez les autres, finies les fêtes de village et les grandes parties de pêche. Drôle de période. Je me sens partagé entre regrets et soulagement. Ce mois d'août ouvert, festif, m'a permis de faire beaucoup de rencontres. Invité chez l'un, vous y faites connaissance avec l'Emile, ancien sabotier qui vous invite à passer voir son atelier, il vous montrera les techniques. Et bien sûr vous y allez. Et là, par hasard, vous tombez sur Basile, facteur et futur retraité qui y a amené ses petits-enfants pour « qu'ils aient une idée de la vraie vie, celle d'ici. » Et ainsi de suite... De cette façon, tout nouveau dans le village, je me suis fait plein de connaissances qui un jour deviendront peut-être des amis. Jusqu'aux Hollandais qui ont racheté le moulin, et qui m'ont proposé d'aller cueillir pommes et poires dont ils ne profiteront pas. Elles étaient bien bonnes ! Mais parmi toutes ces rencontres, il y avait une bonne proportion de saisonniers. Que voulez-vous, nous sommes cent soixante l'hiver, et huit cents l'été ! Alors souvent les nouveaux visages vous disent « je suis gendarme à Draguignan, c'est ma femme qui est d'ici », ou « pour trouver du travail, il a fallu monter à Paris ». Ceux-là sont partis, emmenant avec eux les rires de leurs enfants, le bruit des tondeuses à gazon, l'odeur de la viande qui grille sur le barbecue, tout ce qui fait qu'en passant on sait qu'ils sont là.

Mais l'été finissant nous ramène à nos chères habitudes, à tout ce que nous n'avons pas eu le temps de faire, pris dans le tourbillon des visites aux uns et aux autres. J'ai recommencé les travaux dans ma maison, pas grand-chose, juste un peu de peinture ou de papier peint, mais cela prend du temps. Le soir je dîne tôt, et je vais me promener dans les lueurs du couchant, me laissant envahir par le calme de l'atmosphère après une journée de travail. Le dimanche matin, je monte tranquillement au café vers onze heures pour y boire

un petit blanc-cassis. La paix semble revenue ici. Quelquefois, elle me pèse : trop de paix, c'est trop de calme, pas assez de gens à qui parler. Mais le plus souvent, le fait de me reposer, de retrouver mon rythme, de ne pas avoir de contraintes me permet de trouver une sérénité appréciable. Alors j'ai pris une résolution ma foi très simple : je vais profiter pleinement de cette année tranquille, je vais goûter les joies de la routine, et je vais attendre patiemment le prochain mois d'août pour en profiter à plein... aussi !

Octobre

La bête ne bougeait plus. Elle respirait bruyamment, difficilement, par les naseaux. Son œil noir, immobile, fixait le ciel avec une sorte de désespoir fataliste. Un homme lui parlait, presque sans relâche.

« Bouge pas, mon beau. On va te sortir de là. Tu as encore de beaux jours devant toi. Tiens, tu entends ? Les voilà avec la tronçonneuse, on va pouvoir commencer à te dégager. » La voix était calme, basse, apaisante. Il fallait absolument éviter que le taureau tente le moindre mouvement. Pris comme il l'était dans cette poche de boue, chaque geste de l'animal l'aurait enfoncé un peu plus.

Ils avaient cherché le jeune taureau pendant plus d'une heure, l'Yvon, Nanard et Etienne, après que celui-ci se soit inquiété de ne pas le voir dans le pré. Ils avaient vite trouvé le trou dans la trasse* et suivi les pas lourds de l'animal jusqu'au bois. Ensuite, plus d'empreintes sur les feuilles mortes. Ils avaient donc battu tout le bois, au terrain détrempé par les pluies des jours précédents. Bon pour les champignons, mais pas pour la marche. C'est vers quatre heures de l'après-midi que Nanard est tombé dessus. Il avait appelé :

« Oh, vous autres ! Venez voir, c'est pas croyable ! »

De fait, le spectacle était ahurissant. Poussé par on ne sait quelle peur, le taureau s'était enfoncé dans un taillis dense, principalement fait d'épineux.

Les branches s'étaient accrochées à son cuir, lézardé d'égratignures saignantes. Ses épaules, ses cornes, sa queue, tout était enchevêtré de branches qui faisaient une sorte de fouillis autour de lui, une cage naturelle. Rien que cela suffisait à l'empêcher de bouger. Mais en plus, en s'avancant, il était tombé dans un trou de boue ressemblant à des sables mouvants. A chaque mouvement, il s'enfonçait un peu plus dans ce piège inéluctable. Ce trou est bien connu dans la région, on l'appelle « la mare du diable ». Mais l'animal ne le savait pas. Il se débattait, soufflant, grondant, l'œil envahi d'une peur panique. Très vite, Etienne avait pris les choses en main, envoyant l'Yvon chercher une tronçonneuse pour dégager la bête, et Nanard ramener le tracteur et des cordes pour la haler hors de trou. Il était resté pour calmer le jeune taureau, se glissant à plat ventre dans une percée du taillis pour s'approcher au plus près de l'animal.

Il fallut encore une heure de travail pour couper les branches et enlever le taillis. Le travail était délicat : il ne fallait pas effrayer la bête ni la blesser en enlevant les tiges d'épineux restées accrochées à sa peau. La nuit tombait, et ils continuaient dans la lueur des phares du tracteur. Encorder le taureau n'a pas été une partie de plaisir non plus. Allongés dans la boue pour éviter de s'enfoncer, un de chaque côté, deux hommes se passaient la corde pour faire le tour de l'animal.

Heureusement, c'était un jeune, pas trop massif ! Enfin, ils avaient pu le tracter, doucement, pas à pas, l'aiguillonnant et l'excitant pour qu'il aide à la manœuvre. Quand l'avant-train fut un peu dégagé, ils déplacèrent la corde du tour du cou à la poitrine. Une seule traction, plus vigoureuse, suffit alors pour faire sortir la bête épuisée qui s'écroula sur le sol, incapable de rentrer. Ils vinrent alors le chercher. J'arrivai à la nuit noire, il fallut nous éclairer avec des lampes de poche pour rejoindre le taureau. Je lui parlai mais il n'eut pas la force de se tourner vers moi. Il avait le regard hébété d'un être qui sait qu'il vient d'échapper à la mort. Je lui fis une piqûre de fortifiant, et je le frictionnai longuement. Etienne

lui apporta de la nourriture, des granulés enrichis en vitamines. Il nous fallut pas moins de trois quarts d'heure pour le faire lever et marcher, et remonter sur le chemin. Là, il était vraiment sauvé : il suffisait d'un tracteur et d'une remorque pour le ramener à l'étable, au chaud. Son épuisement était tel qu'une nuit dehors, avec la froideur de cet automne, aurait pu lui être fatale.

**Trasse : haie en morvandiau*

Octobre

Ce matin, comme tous les jours, je suis sorti sur le pas de ma porte pour boire mon café. J'aime la vue de ce paysage, il me donne à chaque fois la certitude d'avoir eu raison de venir ici.

De l'autre côté de la route, un pré s'élève en pente douce à flanc de colline. La haie qui le borde est bien entretenue, mais très étonnante : les branches des arbustes partent presque horizontalement, les pousses sont verticales, et tout cela semble tressé. Mes voisins m'ont expliqué qu'il s'agit d'une ancienne technique pour réaliser ces haies qu'on appelle trasses ou haies plessées que le bétail ne peut pas traverser. Au printemps, une multitude d'oiseaux voletaient et pépiaient le matin autour de cette trasse, probablement habitée par de nombreux nids ! Aujourd'hui, les migrateurs sont partis, les feuilles ont jauni ou séché, et la haie commence à ressembler à un squelette de bois.

Vers la gauche, la colline s'affaisse, et le pré descend en une pente nonchalante vers une rivière qui passe sous la route. Au soir, les vaches s'y rendent de leur pas paisible pour boire, suivies de jeunes veaux blancs qui trottent avec légèreté. A six mois, ils sont déjà forts, nourris uniquement d'herbe et de lait. A mi-hauteur de la colline, un grand pommier offrait il y a quelques mois son ombre bienfaitrice. Jour après jour, après la floraison, j'ai vu sa couleur changer du vert tendre des jeunes pousses au début du printemps, au vert sombre des heures chaudes de l'été. A mesure que les jours ont raccourci, j'ai pu profiter de la coloration dorée donnée à l'arbre par le soleil levant.

Hier matin, le ciel était voilé, couvert d'une nuée très blanche. Le soleil filtrait à travers elle, gros disque blanc aux contours indécis. L'aube de ce jour était lumineuse, mais les couleurs n'étaient pas chatoyantes. On lisait parfaitement les verts, les jaunes, les rouges, toutes les nuances de l'automne, mais elles renvoyaient une teinte mate. Un coup de vent a dégagé le ciel, et ce matin la lumière dorée s'est mise à l'unisson de cette saison flamboyante. Toutes les couleurs brillent et arborent un reflet doré comme le soleil. Je me suis longtemps imprégné de cette intensité, avant de tourner mon regard vers la droite, sur la maison de mes voisins d'en face.

C'est une ferme traditionnelle morvandelle. Sur la droite de la façade, une porte flanquée de deux fenêtres est légèrement surélevée par rapport à la route. Un escalier de pierre y monte tout droit. Dans chaque angle de part et d'autre de l'escalier, entourés de quelques pierres, se trouve un massif de fleurs : des hortensias sur le côté ombragé, des rosiers de l'autre. Sur la gauche de cet escalier, quelques marches creusées dans le sol permettent d'accéder à une cave semi-enterrée. La porte donne sur une grande salle commune, avec une belle cheminée. Autrefois, c'était l'unique pièce de la maison meublée d'une table, une armoire et un lit de coin, avec une petite cuisine située sur l'arrière. Toute la famille y vivait. Aujourd'hui les temps ont changé, et les propriétaires ont fait aménager les combles en chambre, créant des lucarnes à capucine sur le toit. Les deux grandes fenêtres sont décorées de pots de géraniums. Tout à fait à droite, sur le côté de la maison, un appentis a été ajouté, comme souvent ici lorsque, dans les temps anciens, le propriétaire s'enrichissait suffisamment pour le construire. Il a depuis été transformé en salle de bains, et s'orne comme toute la maison de beaux volets peints en vert sombre. Le soleil, ici aussi, révèle l'éclat des huisseries et des pierres de la façade. A gauche, se trouve une grande porte à double vantail : l'ancienne étable. Les habitants de cette maison ne sont plus éleveurs, mais ils entretiennent cette

partie de la maison comme le reste, pour conserver le cachet. Le terre-plein devant la façade est gravillonné, et délimité par de grandes potées de fleurs recouvertes de bois : des œillets d'Inde, des géraniums, des soucis.

Voilà. Chaque matin, en buvant mon café, je contemple devant moi un condensé de la région que j'ai choisie. Quand il pleut, je me contente d'ouvrir la porte, mais des jours comme celui-ci, je sors, je m'emplis profondément les poumons d'air, et j'entame ma journée gonflé à bloc. Pourtant, je ne cesse de me poser une question : j'ai vu ce pays au printemps, en été, en automne, mais de quoi aura-t-il l'air cet hiver ? J'aurai bientôt la réponse...

Novembre

Depuis des jours, il pleuvait. Le paysage paraissait noyé dans toute cette eau. Je marchais à grandes enjambées, pour me réchauffer. Malgré mes bottes, mon ciré et mon chapeau, l'humidité s'insinuait partout. Elle montait le long de mes manches et frigorifiait mes poignets. Elle descendait le long de mon cou, arrêtée subitement par le col de mon pull. Le long de ce chemin abrupt, je devais m'accrocher aux branches de la haie pour ne pas glisser. Les feuilles étaient tombées tôt cette année, et j'aurais aisément pu contempler le pré à travers la trasse, mais la bruine persistante tombait en rideaux, formant une sorte de nuée grise et changeante qui m'empêchait de voir au loin.

Le chemin cessa de descendre et longea la rivière vers l'amont sur quelques mètres jusqu'au pont. Elle était grosse et boueuse, elle étalait sa puissance comme un jeune taureau qui fait rouler ses muscles sous sa peau. Elle avait quitté son lit, et ne semblait pas devoir y retourner de sitôt. Le bas du pré en face était inondé, et il en

était sûrement ainsi sur des kilomètres. Heureusement, le chemin restait un peu en hauteur, et le pont de pierre franchissait la rivière en la surplombant, sinon il aurait été submergé par les eaux. Le flot tumultueux et dominateur imposait sa loi, projetant contre les troncs des arbres immergés ou les extrémités de l'arche les branches arrachées à la forêt en amont, s'étalant sur ses rives pour leur façonner un nouveau visage.

« Profites-en bien, pensai-je. Il suffira de deux jours sans pluie pour que tu dégonfles et que tu perdes de ta superbe. »

Je poursuivis ma route le long du chemin qui montait à l'assaut d'une colline. Bientôt il cessa de monter et continua à flanc. Les troncs des arbres, trempés par la pluie, paraissaient noirs et donnaient à la forêt un air agressif. A mesure que le chemin contournait la colline, je sentais un petit vent forcer. Grâce à lui, les nuages étaient peut-être plus hauts par là ? D'où je venais, la brume était si basse que j'avais la tête dans les nuages. Soudain, par une trouée dans la forêt, je vis le sommet des deux collines en face. J'avais donc raison sur l'influence de ce vent. Dans le vallon formé par les deux collines, une écharpe de brume s'étirait en montant vers le ciel, le vent chassait toute cette humidité.

Alors je redressai les épaules et respirai à fond : si le vent se mettait de la partie, le beau temps allait revenir à coup sûr.

